

### AGRICULTURE.

Après avoir parlé de l'analyse des terres, il convient de parler de quelques indices accidentels de leurs compositions.

1<sup>o</sup>. *De la couleur.*—Il est de bonnes, de médiocres et de mauvaises terres de toutes les couleurs : cet indice n'est donc pas un signe infallible. Cependant on est en droit d'avancer que, quand une terre est noirâtre, c'est-à-dire de la couleur que prennent les débris des végétaux et des animaux décomposés, le sol est essentiellement végétal. La couleur rougeâtre ou de rouille annonce assez généralement la présence de l'oxide de fer (rouille) qui, ainsi que tous les minéraux, nuit d'ordinaire à la végétation, lorsqu'il n'est pas corrigé par la substance calcare. On peut s'assurer de l'existence du fer dans une terre en la faisant chauffer fortement et en lui présentant une aiguille aimantée, à laquelle le fer s'attache.

2<sup>o</sup>. *De la profondeur.*—L'examen de la profondeur du sol est d'une grande importance quand il s'agit de planter des arbres et des arbustes ou de cultiver des plantes dont les racines vont chercher profondément leur nourriture dans la terre. Le meilleur terrain est celui qui a le plus de profondeur. Quelquefois on rencontre des sols qui ont l'air d'une nature excellente, où cependant la végétation est languissante, surtout celle des plantes à racines pivotantes ; en les étudiant avec soin on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils ont peu de profondeur et que quelquefois ils touchent à une couche de sable aride.

3<sup>o</sup>. *De la situation et de l'exposition.*—Ces deux conditions servent plus qu'on ne le pense, à déterminer le degré de fertilité ou de stérilité d'un sol. Selon sa situation d'une terre glaiseuse, cette substance, généralement nuisible à la végétation, présente une compacité désespérante dans les lieux bas et humides, tandisqu'elle perd en partie cette fâcheuse propriété dans les lieux élevés où elle donne plus d'accès à l'action de l'air et de la chaleur. Il en est de même des terres sablonneuses ; arides et stériles sur les hauteurs, elles deviennent fertiles et très productives dans les lieux où elles trouvent sans cesse une humidité propre à retenir les plantes.

L'exposition apporte aussi des différences notables dans la nature du sol et le rend plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins humide, selon que cette exposition est au nord, à l'est, au midi ou à l'ouest. Les arbres à fruit réussissent parfaitement dans les lieux élevés ; les qualités de leurs fruits perdent beaucoup dans les lieux bas, continuellement exposés à une humidité stagnante.

### LE BON CULTIVATEUR.

Il réfléchit beaucoup et la réflexion lui apprend que le grand secret de l'économie rurale est de ne rien laisser perdre, d'acheter peu et de vendre beaucoup. La terre bien ou mal cultivée décide de la richesse ou de l'indigence d'un pays ; car la culture de la terre est l'origine et le principe de toutes les richesses dont jouissent les hommes.

—0000—

### PIGEONS.

Quoique les pigeons ne forment pas en ce pays un objet d'économie rurale, cependant, comme un nombre de personnes assez grand en élèvent, il sera bon d'en dire au moins quelque chose. Il est indispensable, pour éviter les altercations, de n'avoir pas plus de mâles que de femelles. Les mâles se reconnaissent à la grosseur de leur tête et de leur bec, ainsi qu'à leur roucoulement.

Quarante jours suffisent à la femelle pour être fécondée, pondre, couvrir et élever ses petits. Les pigeonceaux à peine âgés de six mois sont en état de s'accoupler et de produire. Au-delà de quatre ans, les pigeons ne sont plus d'un bon produit. Afin de les reconnaître facilement, il est bon de leur couper chaque année la moitié d'une griffe. Les pigeons sont peu difficiles sur la nourriture : le blé, l'orge, le sarrasin, l'avoine leur sont également bons. La vesce trop peu cultivée en ce pays est ce qu'ils préfèrent. Des criblures leur suffisent. La plus grande partie de l'année ils prennent leur nourriture aux champs où ils font leur pâture d'insectes et de graines de divers végétaux.

Les pigeonceaux sont bons à manger à un mois, avant qu'ils soient sevrés ; plus tard ils sont moins tendres et moins gras. Beaucoup de propreté convient à tous les animaux ; elle n'est pas moins utile aux pigeons. C'est pourquoi on doit nettoyer le colombier quatre ou cinq fois par an.

Les pigeons qu'on nourrit en ce pays s'appellent *fuyards*, parce qu'ils vont chercher leur nourriture au dehors. Il en est une autre variété qu'on appelle *domestiques*, qui restent dans la volière ; ils sont plus gros et plus délicats et font au moins dix pontes par année. Ils sont à présent généralement préférés en Europe, même sous le rapport économique.

—0000—

### LES SEMENCES.

Les graines destinées aux semis doivent être très mûres, recueillies par un beau temps, exposées à l'air libre et sec pendant quelques jours pour compléter leur maturité et achever de se dépouiller de l'humidité qui pourrait les faire pourrir. Si on ne les met pas de suite en terre, il est à

propos, après qu'on a fait choix des plus belles et des mieux nourries, de les nétoyer et de les renfermer sagement dans des sacs ou des boîtes bien closes, à l'abri des variations atmosphériques, de l'humidité et des animaux qui pourraient les attaquer. C'est en les isolant de l'air extérieur, du froid, de l'humidité et même de la lumière et de la chaleur qu'on peut parvenir à conserver longtemps la faculté germinative des graines. Les semences huileuses surtout s'altèrent facilement. Celle qui sont renfermées dans des capsules ou gousses doivent y rester jusqu'à ce qu'on les sème : elles s'y conserveront très bien. Du bon état des semences dépend le succès de la plantation et souvent même celui des végétaux qui en doivent naître. Aussi doit-on apporter une grande attention à cet objet.

Il est quelquefois utile de faire tremper les graines d'un à trois jours dans de l'eau commune, prise au degré de température offert par l'atmosphère. Tels sont les pois, les fèves, les graines de citrouilles. &c. dont à ce moyen on amollit les enveloppes et on facilite le développement du germe. Cette pratique peut accélérer de plusieurs jours la germination des graines. Une autre pratique que nous préférons dans la plupart des cas est celle que l'on appelle *stratification*. *Stratifier* c'est placer, soit dans un trou en plein air, soit dans un vase qu'on établit dans la maison ou dans une serre, les graines bien mûres et en bon état, en faisant une couche alternative de ces semences et de sable ou de terreau léger et peu gras ou de bois pourri très faiblement arrosés. Nous avons vu pratiquer cette opération ce printemps sur des pois, du blé-d'inde, des fèves, des graines de citrouilles, de melons, de concombres, des patates même et toujours avec un égal succès. Des patates et des pois traités ainsi dans la maison ont fructifié assez à bonne heure pour donner des primeurs à la St. Jean Baptiste.

—00000—

Nous extrayons d'un journal français l'article suivant, qui peut donner à quelqu'un de nos lecteurs l'idée d'une nouvelle industrie à exercer.

“ Les Anglais.....ne cultivent que peu de chanvre dans les trois royaumes, et se procurent par la voie du commerce celui que leur marine consomme. C'est principalement en Russie qu'ils vont s'approvisionner de cette matière où ils la trouvent en abondance, de bonne qualité et bien préparée. Ils ont essayé de s'affranchir de cette sorte de dépendance qui serait funeste pour leurs forces navales en cas de rupture avec le tzar. Le chanvre du Canada pourrait remplacer celui de l'Europe, si sa culture y était suffisamment encouragée ; il s'agissait de savoir s'il serait d'aussi bonne qualité ; l'épreuve en fut faite et ne satisfut pas. On reconnut cependant que l'infériorité du chanvre américain ne tenait qu'à une préparation défectueuse. On ne s'arrêtera pas sans doute à ce premier résultat : On ne perdra pas de vue les avantages réciproques de la métropole et de la colonie et la culture du chanvre s'établira tôt ou tard dans le Canada, non seulement pour la marine anglaise, mais pour d'autres marines de l'Europe. Aucun autre pays ne semble aussi propre à cette exploitation : un sol d'une admirable fertilité, un fleuve immense, des rivières qui reçoivent les eaux de grands lacs ; le rouissage n'y exposera point les cultivateurs aux miasmes des eaux infectées ; cette opération serait faite

loin de leurs demeures, dans des masses d'eau qu'une petite quantité de matières en putréfaction ne pourrait altérer. On a calculé que l'importation du chanvre, de Russie en Angleterre, était à peu près le produit de trente-six lieues carrées ; le Canada peut doubler, tripler ce produit, sans renoncer à aucune des autres cultures propres à son territoire et à son climat. ”

## ECONOMIE, INDUSTRIELLE ET DOMESTIQUE.

### HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES

DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE.

*suite.*

—  
Quinzième et seizième siècle.

Deux grandes et importantes découvertes, la boussole et la poudre à canon, ont signalé les progrès de l'esprit humain au quatorzième siècle. Deux découvertes plus grandes et plus importantes encore sont réservées au quinzième : elle feront seules le sujet de ce chapitre.

L'activité de l'esprit humain cherche sans cesse, veut tout avoir, tout savoir, tout perfectionner : une connaissance mène à l'autre. La boussole conduisit à la découverte d'un nouveau monde, comme le vin à l'eau-de-vie ou à l'esprit. Le papier avait précédé et peut-être amené l'invention de l'imprimerie ; elle eut lieu à Mayence, patrie de Jean Guttemberg. Après quelques essais infructueux, cet homme imagina de graver sur des planches de bois des pages entières que l'on imprimait ensuite autant de fois que l'on voulait. Ce fut là le premier pas : c'était beaucoup, mais ce n'était pas assez ; il fallait un travail immense pour graver ainsi un seul ouvrage, et Guttemberg voulait abrégier le temps. Il mit en œuvre un nouveau moyen : il sculpta en relief des lettres mobiles, ou sur bois, ou sur métal. Ces lettres se plaçaient les unes à côté des autres, enfilées par un cordon comme les grains d'un chapelet, etc. Ces tentatives lui réussirent peu et épuisèrent sa fortune. Il se vit obligé, en 1444, de retourner à Mayence et de s'associer avec un orfèvre appelé Fusth, qui lui fournit de l'argent. Ils admirèrent dans leur société un homme industrieux et éclairé, Pierre Schæffer, Allemand. Ce fut lui qui acheva la découverte de l'imprimerie en trouvant le secret de jeter en fonte les caractères que jusqu'alors on avait sculptés un à un.

Ce ne fut qu'en 1469 que l'imprimerie commença à être exercée dans la capitale de la France. On doit son établissement aux docteurs de la maison de la Sorbonne, qui appelèrent à Paris trois imprimeurs de Mayence. Le caractère dont ils se servirent pour l'impression de leur premier ouvrage est rond, de gros romain. Il s'y rencontre souvent des lettres à demi-formées, des mots achevés à la main, des inscriptions manuscrites, les lettres initiales en blanc, pour donner le moyen de les peindre en azur ou en or.

C'était une grande joie parmi les écoliers et les savans : chacun disait qu'il ne faudrait plus tant d'argent pour avoir des livres, et que les pauvres pourraient à l'avenir étudier aussi bien que les riches. Cependant les ouvriers n'étaient

ent pas encore fort habiles ni trop expéditifs ; les livres ne s'imprimaient pas vite, et l'en n'en tirait pas un grand nombre d'exemplaires. Les progrès vinrent peu à peu. L'imprimerie royale fut établie un siècle après par François Ier., qui fit fondre des caractères hébraïques, grecs, latins ; elle devint plus florissante sous Louis XIII, par les soins de Richelieu.

Les premiers imprimeurs avaient été poursuivis par le peuple comme sorciers, un tribunal même fit confisquer leurs livres ; et sans Louis XI, qui les protégea en arrêtant les poursuites et achetant les ouvrages, la science eût eu de nouvelles victimes.

L'ignorance du peuple avait pensé être fatale aux imprimeurs ; l'ingratitude d'un roi paya (\*) les bienfaits de l'immortel Colomb.

—00000—

#### ENDUITS POUR LES TOITS.

Quelquefois en ce pays on enduit les toits d'un goudron qui provient de la distillation de la houille, que les anglais appellent *coal tar*. Cet enduit est peu cher, très propre et même préférable à la peinture à l'huile et à l'ocre, soit pour la beauté soit pour la durée. Quelques-uns après avoir posé ce goudron y saupoudrent du sable qui s'y incorpore tant bien que mal. Depuis quinze ans environ, on a trouvé en Europe un nouvel enduit extrêmement avantageux pour les combles. On emploie pour cela le goudron ordinaire dont nous avons les élémens en ce pays, avec du sable et de la craie, qu'on étend à une épaisseur de 1 à 5 lignes. Nul doute qu'au lieu de craie on ne puisse employer de la terre glaise ou de notre terre calcaire séchée et pulvérisée. Voici les proportions :

Goudron,	-	250 livres ou 2 parties.
Sable fin,	-	375 " ou 3 "
Craie,	-	375 " ou 3 "

Bien entendu que si le goudron était peu gras, il faudrait y mettre moins de sable et de craie. On fait fondre le goudron dans une chaudière et on mêle peu à peu le sable et la craie. Le toit qui reçoit cet enduit est en planches qui doivent être bien sèches. Dans les lieux où l'on fait des toits plats, afin d'avoir un étage de plus ou de faire une plate-forme ou terrasse pour se promener, on commence par faire sur le plancher une aire en mortier bien plane et un peu en pente, afin de faciliter l'écoulement des eaux pluviales. Sur ce mortier on verse le goudron, préparé comme nous avons dit plus haut, chaud et par conséquent liquide et on l'étend de manière à former une couche d'épaisseur égale. Si le goudron durcit avant qu'on puisse l'étendre, on se sert d'un fer chaud (un fer à repasser le linge est bon pour cela) pour rendre la couche unie. Quelquefois il arrive que le goudron étant trop gras, s'amollit à la chaleur du soleil, il faut alors répandre dessus une ou plusieurs couches de sable fin. Ce goudron prend de la consistance, acquiert même une grande dureté et devient sonore lorsqu'on le frappe. La chaleur n'a plus aucune influence sur lui, pas plus que le froid.

Voilà pour les maisons : disons maintenant un mot des toits en paille qui recouvrent nos granges, qui sont si peu durables et si exposés à l'incendie. Dans plusieurs pays où le bois est rare et où peu de personnes sont en moyen

de couvrir leurs habitations en métal, en ardoise, ou en tuile, à peu près toutes les maisons dans les campagnes sont convertes en paille. Les accidens qui en résultent ont fait chercher les moyens de mettre ces sortes de toits plus ou moins à l'abri des ravages du feu et on a réussi peut-être au-delà de ce qu'on avait osé espérer. Voici les principaux moyens employés :—

1<sup>o</sup>. En Russie, on verse sur les couvertures en paille une bouillie de terre glaise qu'on unit avec quelque instrument propre à cela.

2<sup>o</sup>. On compose une espèce de mortier avec de la terre glaise, du sable, du fumier de cheval et une petite quantité de chaux, le tout bien mélangé et mouillé avec de l'eau jusqu'à consistance de mortier ordinaire. On en forme sur la paille du toit, avec une truelle, une couche de l'épaisseur de quelques lignes, ayant soin de remplir avec la même composition les fentes qui pourraient se former par la dessiccation. Cet enduit en France est trouvé assez solide pour résister aux intempéries de l'air et même aux pluies sans être détérioré ou entraîné.

3<sup>o</sup>. Prenez, sable fin, une mesure, cendres de bois bien tamisées, deux mesures, chaux éteinte, trois mesures. On délaie le tout avec de l'huile et on étend ce mélange avec un gros pinceau. Ce procédé est plus coûteux mais il est bien préférable.

—00000—

#### MANIÈRE DE DÉTRUIRE LES INSECTES.

Rien ne détruit mieux les insectes, mites et autres, qui se trouvent dans les fourrures et les plumes, que l'essence de térébenthine rectifiée. On met la térébenthine dans une vessie, dont on lie fortement l'ouverture avec une ficelle cirée ; il suffit alors de placer cette vessie dans l'armoire où sont renfermés les objets qu'on veut conserver. S'il se trouve quelques insectes dans les plumes ou dans le poil des animaux, ils tombent presque aussitôt qu'ils sont frappés par l'odeur et ils meurent tous dans l'espace de quelques jours.

—00000—

#### VINS FACTICES.

On sait depuis longtemps qu'il est importé en ce pays du vin, qui ne contient pas une seule goutte du jus de la vigne. Il faut donc autant en faire nous même qu'en faire venir d'outre mer, et sous un rapport économique il vaut mieux, parce que ce vin nous coûtera moins. On vient de voir sur un journal une recette de vin de panais ; en voici d'autres auxquels le jus de la treille est encore étranger :—

Remplissez d'eau aux deux tiers un baril de la capacité de douze gallons, puis introduisez dans le liquide :

Baies de genièvres,	-	10 livres.
Semences de coriandre,	-	1 livre.
Pain de seigle sortant du four et coupé par morceaux,	-	10 livres.

Bondez légèrement le tonneau et laissez fermenter. Lorsque la fermentation sera terminée, achevez de remplir d'eau et laissez reposer pendant trois semaines. Alors tirez au clair. Ce vin, dit-on, est fort agréable et ne nuit point à la santé de ceux qui en font usage. On ne peut en dire autant d'un grand nombre de vins importés, trop souvent sophistiqués au moyen de la litharge ou autres substances également nuisibles.

(\*) Ce fut aussi dans ce siècle, que fut découverte l'Amérique, découverte dont l'histoire a déjà été publiée dans le *Glaneur*.

## VIN DE POMONE.

Faites réduire deux barils de cidre nouvellement pressé en un, qu'on le laisse ensuite fermenter et qu'on le garde pendant deux ou trois ans dans un caveau sec, on aura une liqueur qui, selon la qualité des pommes employées à faire le cidre, aura le goût du vin de Malaga ou de celui du Rhin. Cette liqueur, mêlée avec de l'eau, fournit une très agréable boisson pour l'été. L'inventeur qui est un médecin américain l'a appelé *vin de Pomone*.

Le même médecin indique une autre méthode pour faire un agréable vin de pommes; elle consiste à ajouter à vingt quatre mesures de cidre nouveau trois mesures d'un syrop fait avec le jus de pommes douces: on peut user de cette boisson quand elle a bien fermenté et a été conservée pendant quelques années.

—00000—

## VINS DE FRAMBOISES, &amp;c.

Les fruits des ronces des champs, des framboisiers et des groseilliers fournissent aussi un vin agréable et sain. Pour cela, il faut presser leurs fruits et y mêler une quantité d'eau, de sucre et d'alcool, afin d'arrêter la trop grande fermentation.

—00000—

## MOYEN D'AVOIR LE JUSTE POIDS DES MARCHANDISES.

Si les bras d'une balance ne sont pas exactement de la même longueur, cette balance n'est pas juste, quoiqu'elle puisse le paraître parce que les plateaux étant vides le fléau est horizontal. Si le fléau est horizontal c'est que les plateaux ne sont pas de la même pesanteur. On peut aisément se convaincre de ce défaut de justesse en mettant la marchandise à la place des poids et les poids à la place de la marchandise. L'équilibre alors est détruit. Quelquefois les possesseurs de ces balances ne sont pas honnêtes; s'ils le sont, ils doivent peser la moitié de la marchandise dans un plateau de la balance et l'autre moitié dans l'autre plateau; par ce moyen ils donneront le poids aussi exactement qu'il sera possible, si toutefois les poids dont ils se servent sont justes.

—00000—

## VERS A SOIE.

Nous tenons d'une source respectable que M. Guibault, de Montréal, possède depuis trois ans des vers à soie, qui se sont déjà multipliés jusqu'au nombre de 3000. Il cultive pour leur nourriture le murier, qui réussit très bien. On nourrit avec succès cet industrieux insecte sur l'Ohio et même à Burlington; il est donc à espérer que ce Monsieur, si remarquable par son esprit d'entreprise, réussira et que le pays lui sera redevable de l'introduction ici d'une nouvelle branche d'industrie.

—00000—

## THÉS CANADIENS.

Ce journal s'étant engagé à faire connaître à ses lecteurs ce qui peut leur être utile, soit en ménageant leur santé ou leur bourse, soit en leur procurant quelque source

de bien-être, nous ne devons pas manquer de faire mention de ce qu'on appelle *thés Canadiens*. On donne ce nom à quelques arbustes qui se trouvent dans nos bois et qui sont connus de tout le monde. Ce thé est stomachique, agréable et n'affaiblit pas le système nerveux comme le thé des Indes. Il se trouve partout dans les forêts du Canada et on peut faire l'été la provision de toute l'année pour deux ou trois francs. Ce thé a naturellement un petit goût d'amertume: pour le faire disparaître, avant de le faire infuser pour le boire, on verse dessus de l'eau chaude que l'on jette ensuite. L'on voit avec plaisir l'usage de cette boisson salubre se répandre de plus en plus en ce pays, tellement qu'un grand nombre de maisons sur la rivière Chambly ont abandonné entièrement le thé des Indes.

—00000—

## GANTS DE FIL DE TOILE.

Quelques personnes commencent à porter des gants faits en fil de toile du pays. Ces gants sont faits par le procédé qu'on appelle *tricot au crochet*, c'est-à-dire comme sont faits les gants de soie que portent les Dames cette année. C'est un vêtement tout à la fois propre, peu cher et fait de manière à durer fort longtemps.

—00000—

## HOLLANDER LES PLUMES.

On paie les plumes hollandées bien cher et l'on ne sait pas qu'à peu de frais on peut en préparer d'aussi bonnes. Il est même étonnant qu'on ne songe pas à établir ici quelque manufacture pour cela. C'est en Hollande que ce procédé a pris naissance; il a été longtemps un secret, mais à présent on le suit dans presque tous les pays de l'Europe.

Tout cet art consiste à débarrasser la plume tant intérieurement qu'extérieurement d'une humeur grasseuse dont elle est naturellement imprégnée. Les Hollandais employèrent avec succès les cendres chaudes pour arriver à ce but. On peut pareillement faire un bain de sable très fin qu'on tient constamment à une température convenable (50 degrés de réaumur environ,) on y plonge la plume dans toute la longueur du tuyau et on l'y laisse quelques instant. On la sort et on la frotte de suite fortement avec un morceau d'étoffe de laine; la plume sort de cette opération blanche et transparente. On peut encore plonger la plume dans l'eau presque bouillante. On la frotte, puis on continue l'immersion dans l'eau et la friction jusqu'à ce que le cylindre de la plume soit transparent et que la membrane ainsi que l'espèce de graisse qui la couvrent soient enlevées. On le fait ensuite sécher à une température douce.

Voici comme on parvient à lui donner cette couleur jaunâtre qui la fait souvent rechercher comme annonçant la vétusté: on la fait tremper dans l'acide muriatique très affaibli et on la fait ensuite sécher parfaitement. Cette opération ne se fait qu'après qu'elle a été dégraissée comme nous avons dit plus haut.

Quelquefois les plumes hollandées sont cassantes et se fendent en écrivant; ceci est dû à un mode vicieux de préparation, c'est qu'on les a fait tremper dans une dissolution de potasse, dans de l'acide sulfurique ou nitrique affaibli.

## MÉLANGES.

JUILLET.

Ce mois était le cinquième de l'année instituée par Romulus, et s'appelait *Quirinalis*. Marc-Antoine rendit une ordonnance qui substitua à ce nom celui de *Julius*, en l'honneur de Jules-César, réformateur du calendrier romain et né le 12e. jour de ce mois.

Ansonne représente Juillet sous l'emblème d'un homme nu dont le soleil a hâlé les membres et dont les cheveux roux sont entrelacés de tiges et d'épis ; à son bras est un panier rempli de mûres.

— 00000 —

## LA SEMAINE-SAINTE A JÉRUSALEM.

*suite et conclusion.*

A trois heures après midi, les Latins ont chanté les ténèbres ; ces lugubres et saintes harmonies qui, dans ces deux derniers jours, résonnaient avec tant de charme à mon oreille, se perdaient aujourd'hui à travers des flots de peuple, au milieu d'un bruit immense ; plus de quatre mille pèlerins de toutes les nations s'étaient précipités dans l'église du Saint-Sépulchre, pour assister à la dernière cérémonie du vendredi-saint ; c'est la plus imposante cérémonie que j'aie vue à Jérusalem. Toute l'enceinte de l'église était remplie ; pas le plus petit espace, pas un coin, pas un pilier, pas une grille qui ne fût occupée. Aussi la confusion était extrême. La cérémonie a commencé à sept heures du soir ; je vais vous la décrire en détail ; je marchais à côté du célébrant, et j'ai pu tout observer.

Le Père vicaire célébrant et ses officiers, suivis de tous les religieux du couvent de Saint-Sauveur, se sont d'abord réunis dans la chapelle de la Vierge, dont on a fermé les portes ; on avait éteint toutes les lumières de la chapelle, et, au milieu de l'obscurité la plus profonde, un jeune Père d'Italie a prononcé un sermon sur les souffrances et la mort du Sauveur ; ce discours n'a été qu'un abrégé rapide de la Passion du Christ, accompagné de réflexions pieuses. Qu'était-il besoin de rhétorique auprès de ces pauvres religieux, que le simple récit des douleurs du Fils de l'homme faisait fondre en larmes ? Après ce discours, les portes de la chapelle se sont ouvertes, et nous avons entendu le bruit de la foule, semblable au mugissement de la mer. Nos cénobites, ayant à leur tête un grand crucifix, se sont rangés deux à deux avec un flambeau à la main, et nous nous sommes mis en marche dans l'église à travers une multitude qui se heurtait et s'ébraulait, hommes, femmes, jeunes filles, enfans, vieillards de toutes les nations de l'Orient. On a commencé le *Miserere* sur un ton des plus lamentables qu'on puisse entendre : les jeunes Arabes, élevés au couvent de Saint-Sauveur, qui marchaient les premiers avec la croix, chantaient de leur côté le *Stabat Mater*, avec assez de charme et d'harmonie. La procession ne pouvait s'avancer d'un pas sans une peine extrême, tant la foule nous pressait de toutes parts.

Arrivés auprès de l'autel de la *Division des vêtements*, nous nous sommes arrêtés ; un religieux espagnol, revêtu d'une étole noire sans surplis, a prononcé un discours dans la langue de son pays, sur la triste solennité du jour. Chacun de nous était debout pendant le discours ; le célébrant

seul était assis sur un siège de velours noir brodé d'or ; deux des principaux catholiques de Jérusalem portaient ce tabouret derrière le célébrant pendant la procession. Je n'ai rien vu de plus beau que les ornemens en velours noir brodé d'or qui ont servi à la cérémonie d'aujourd'hui ; ils ont été envoyés par l'Espagne en 1819 ; les armes de la Castille brillent en filets d'or sur ces vêtements sacrés. Le sermon espagnol étant achevé, nous nous sommes remis en marche jusqu'à l'autel de l'*Improperie*, sous lequel on voit un débris de colonne de pierre où s'assit le Sauveur, lorsque, durant la nuit de sa Passion, il fut rassasié d'opprobre. Là, nous avons eu un second discours espagnol. Puis nous nous sommes avancés vers le Calvaire, au milieu d'un bruit immense traversé par de longs cris ; chacun voulait monter sur le Golgotha ; on s'injurait, on se battait, les petits enfans à demi étouffés, poussaient des gémissemens. Dès que l'étroit espace du Calvaire a été rempli, le reste de la multitude a été impitoyablement rejeté par les commissaires musulmans et les janissaires de Saint-Sauveur, et c'est à travers le désordre le plus tumultueux que nous sommes enfin parvenus à l'autel du crucifiement.

Le grand crucifix, porté en tête de la procession par un religieux latin, a été posé au pied de l'autel construit à la place où le Sauveur expira. Le père espagnol, que nous avons entendu à la station de l'*Improperie*, s'est agenouillé devant ce crucifix et a repris son discours avec des larmes dans les yeux ; lorsqu'il en est venu à la dernière heure du Sauveur, le prêtre espagnol a éclaté en sanglots. Pour moi, je me suis vu saisi d'un saint effroi, quand j'ai entendu le cénobite avec son étole noire et sa robe de laine brune nous raconter la mort ignominieuse de Jésus, à la place même où Jésus a été immolé ; car j'étais là, sur le Golgotha où la croix fut plantée, car je foulais la montagne qui but le sang du Christ. Que de tristesse ! que de pensées ! un Dieu qui se fait homme pour mourir, et pour mourir innocent ! n'y a-t-il pas dans ce mystère un touchant exemple, une consolation sublime pour l'humanité ? Le monde avait besoin de voir mourir un Dieu, pour que l'image du trépas parût moins horrible ; l'homme pouvait entrer avec moins de douleur dans le sépulchre après que Dieu lui-même y était entré. Pauvres humains qu'a frappés le glaive de l'injustice, regardez cette croix où périt le saint des saints ; vous, mortels, que le génie a faits dieux, et qui, méconnus de vos contemporains, ne recueillez que l'indifférence dédaigneuse ou les humiliations ; nobles enfans de la terre, marqués au front du sceau immortel, dont les jours ignorés se consomment en de brûlantes pensées, levez les yeux, voilà le père de l'Évangile, le régénérateur et le sauveur du monde suspendu au bois infâme ! C'est là son trône et son autel, et sa couronne est une couronne d'épines. Dans la prison, dans l'exil, sur l'exil, sur l'échafaud, que de victimes ont pu s'écrier comme le Christ sur le Golgotha : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! Eli, Eli, lamma sabactani !*

Le crucifix de la procession a été planté dans l'endroit même où fut plantée la croix du Sauveur. Après un nouveau discours sur la Passion, un religieux a dévotement attaché une écharpe blanche aux bras du Christ, lui a ôté la couronne d'épines, et a décloué ses pieds et ses mains avec un marteau et une tenaille ; la couronne et les clous enlevés ont été tour à tour baisés respectueusement

par le prêtre, montrés à l'adoration des fidèles, puis déposés dans un bassin d'argent. A mesure qu'un des bras du Christ était décloué, le bras tombait de lui-même comme celui d'un mort ; ensuite on a descendu le Christ de la croix de la même manière que le Sauveur fut descendu après qu'il eut expiré. Ce spectacle me faisait frissonner ; j'assistais à cette scène si terrible et si solennelle qui ensanglanta le Calvaire ; il y a dix-huit siècles. L'impatient curiosité de la multitude n'avait pu que s'accroître, et au milieu du vaste murmure, on distinguait les cris des petits enfans, les gémissemens des femmes et des jeunes filles que la foule étouffait. Quelques jeunes filles arméniennes s'étaient jetées vers moi, en me suppliant de les défendre et de les garder à mes côtés pendant la cérémonie.

Nous sommes descendus de la sainte montagne pour nous rendre à la *Pierre de l'onction*, où le corps du fils de Marie fut embaumé. Le Christ a été enveloppé dans un linceul, et quatre religieux, revêtus d'une étoile noire, l'ont porté pieusement comme on porte un cadavre. Un voile blanc recouvrait la pierre de l'onction ; on y avait placé un petit coussin de velours noir sur lequel devait être posée la tête du Christ ; aux quatre angles de la pierre était un vase d'argent renfermant des aromates et des eaux de senteur. Le Christ ayant été déposé sur le marbre sacré, le célébrant s'est agenouillé pour arroser l'image du Sauveur d'essence de rose, et brûler autour d'elle les parfums. Après quelques instans de recueillement, le père latin qui remplit à Jérusalem les fonctions de curé, a prononcé en arabe un discours qui s'adressait particulièrement aux catholiques du pays ; il était monté sur un des piliers qui avoisinent la porte de l'église, et tous les assistans, même les musulmans, l'ont écouté avec une religieuse attention. Ce discours achevé nous nous sommes avancés du côté du saint tombeau ; quatre religieux portaient le Christ dans un linceul blanc ; l'image sainte a été déposée sur le marbre du sépulchre. Nous avons entendu là un dernier discours en langue espagnole, et c'est ainsi que s'est terminée la lugubre cérémonie.

Il est dix heures du soir ; nous allons sortir de l'église du Saint-Sépulchre pour nous rendre au couvent latin de Saint-Sauveur.

*Samedi-Saint et jour de Pâques.*—Les cérémonies latines du samedi-saint ne m'ont présenté rien de remarquable ; j'ai vu comme dans nos églises d'occident la bénédiction de l'eau et du feu nouveau, le cierge pascal. Les chants de la douleur et de la pénitence ont cessé ; l'*Alleluia* joyeux retentit autour du Saint-Sépulchre. La terre, qui était dans le deuil de la mort de son Christ, s'ébranle et jette au ciel un hymne d'allégresse, car le Christ vient de soulever la pierre de son sépulchre, et, vêtu de lumière et de gloire, il est allé où vont tous les enfans de Dieu. Après une vie pleine de pauvreté et d'ignominie, un sépulchre glorieux ; après la nuit du tombeau, le soleil de la résurrection. Dans l'histoire des choses de la terre, plus d'un génie méconnu et malheureux n'a-t-il pas été obligé de passer par la tombe pour arriver au respect et à l'admiration des hommes ?

Aujourd'hui, jour de Pâques, les catholiques de Jérusalem ont revêtu les plus beaux habits de fête ; leur tristesse habituelle a fait place à une espèce de gaieté religieuse qui me touche. Nos religieux latins ont pris un front joyeux ;

la physionomie du monastère semble avoir perdu quelque chose de son austérité. A minuit, les cénobites se sont réunis dans l'église du Saint-Sépulchre pour chanter les premiers offices du jour. Ce matin je suis entré dans le saint tombeau avec plus d'émotion que de coutume ; j'y ai lu le récit suivant que l'Église répète en ce jour : "Un ange du Seigneur descendit du ciel et vint renverser la pierre (du sépulchre), et s'assit dessus ; et s'adressant aux saintes femmes qui étaient présentes, il leur dit : "Ne craignez point, je sais que vous cherchez Jésus crucifié, mais il est ressuscité ; approchez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. Et les femmes étant entrées dans le tombeau, aperçurent à droite un jeune homme vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies d'effroi ; ne craignez point, leur dit le jeune homme, ce Jésus que vous cherchez est sorti de son tombeau."

Que de simplicité en racontant ces merveilles !

A huit heures du matin, le Saint-Sépulchre étincelait de flambeaux et de fleurs ; un autel richement orné avait été dressé à la porte du tombeau comme au jour des palmes et au jeudi saint. Une messe solennelle à laquelle assistait une multitude de chrétiens et de musulmans est venue achever les imposantes cérémonies de cette grande semaine. Après la messe on a chanté en chœur, d'après un antique usage, le fameux psaume *Exaudiat* pour le roi de France. En d'autres temps, ce psaume et cette prière pour ma patrie à la porte du saint tombeau, eussent fait battre mon cœur d'une noble joie, d'un pieux orgueil, mais aujourd'hui tous ces chants m'ont attristé en me rappelant nos derniers malheurs ; sur une terre où partout se retrouvent l'image et les souvenirs du Sauveur du monde, je me dis qu'il faudrait aux destinées de la France un sauveur homme ou Dieu, et je me demande de quel côté sortira son Christ.

POUJOLAT.

—0000—

*Mort et convoi d'un Pape.*—Lorsqu'un Pape est à l'extrémité, la première chose que font ses neveux et ses domestiques est d'emporter du palais tous les meubles et effets dont il est garni. Ils se livrent à cette espèce de pillage avec tant d'audace et d'adresse, qu'il ne reste que les murailles nues, et que très-souvent le cadavre du pontife défunt est trouvé par les officiers de la chambre apostolique gissant sur une méchante paille auprès de laquelle est posé un vieux chandelier de bois, où à peine y a-t-il un bout de cierge allumé. C'est le cardinal camerlingue, accompagné des clercs de la chambre, qui procède à la reconnaissance du corps, et constate le décès du pape. Pour cela, il l'appelle trois fois par son nom de baptême ; voyant qu'il ne répond pas et ne donne aucun signe de vie, il fait dresser l'acte de mort par les protonotaires apostoliques. Cela fait, il demande au maître de la chambre du Pape l'anneau du pécheur. Cet anneau qui est le sceau du pape, est d'or massif, et porte pour empreinte l'image de St. Pierre tenant une ligne et un hameçon dans l'eau ; il sert pour les brefs qui s'expédient avec le sceau de cire rouge. Le cardinal camerlingue brise cet anneau et en donne les pièces aux maîtres des cérémonies à qui elles appartiennent. Le *dataire* (officier qui représente la personne du pape pour l'expédition des grâces bénéficiales et autres actes, tels que dépenses etc.) et les secrétaires qui ont les autres sceaux du pape défunt, sont tenus de les

apporter au cardinal camerlingue qui les fait briser également. Cette opération a lieu en présence de l'auditeur de la chambre, du trésorier et des clercs apostoliques, il n'est permis à aucun autre cardinal d'y assister.

Le cardinal patron et les neveux du pape sont ensuite obligés de quitter le palais où il est décédé. Le cardinal camerlingue prend possession de ce palais au nom de la chambre apostolique, et fait dresser un inventaire des meubles qu'il contient, précaution à peu près inutile d'après ce que nous avons dit plus haut.

Les pénitenciers de St. Pierre et les chapelains du défunt s'occupent immédiatement de faire embaumer son corps après l'avoir fait bien raser. On le revêt de ses habits pontificaux, la mitre en tête et le calice à la main.

Toutes ces opérations se font dans le plus grand secret. Le cardinal camerlingue envoie en toute hâte des gardes se saisir des portes de la ville ainsi que du château St. Ange et des autres postes. Il ordonne aux *caporioni* ou chefs des quartiers de faire des patrouilles jour et nuit pour empêcher les émeutes et déjouer les trames de ceux qui intriguent pour l'élection d'un nouveau pape. Lorsque le cardinal camerlingue a ainsi pourvu à la sûreté de Rome, il sort du palais apostolique escorté par les Suisses et le capitaine des gardes qui accompagnaient d'ordinaire le pape défunt. Au moment où le cortège se met en marche, on met en branle la grosse cloche du Capitole, qui ne sonne jamais que pour annoncer la mort d'un pontife.

A ce signal, tous les tribunaux cessent de rendre la justice; la *daterie* se ferme et l'on n'expédie plus aucune bulle, tous les fonctionnaires discontinuent les fonctions de leurs charges, à l'exception du cardinal camerlingue et du cardinal grand-pénitencier.

L'église de St. Pierre est le lieu destiné à la sépulture des papes, et on y transporte leurs corps du Vatican, mais lorsqu'ils ne sont point morts dans ce palais, on les y transfère dans une grande litière ouverte, au milieu de laquelle il y a un lit de parade où le corps est exposé à la vue du peuple, revêtu et orné comme nous l'avons dit plus haut.

Devant la litière marche un corps de cavalerie précédé par des trompettes sourdes, décorées de crêpes moitié noir moitié violet. Les cavaliers sont montés sur des chevaux pomelés dont les housses sont de même couleur que les banderoles des trompettes, à l'exception de celles de l'avant-garde qui sont de velours, avec des crépines d'or et d'argent. Cette cavalerie s'avance la lance baissée, ayant ses étendards en tête de chaque escadron, et au bruit des tymbales qui font entendre des sons lugubres.

Viennent après quelques bataillons de Suisses, dont la moitié porte des mousquets, et l'autre des hallebardes renversées. Derrière eux marchent 24 palefreniers conduisant autant de haquenées couvertes de housses noires qui pendent jusqu'à terre. Plusieurs estafiers du pape défunt s'avancent pêle-mêle avec les haquenées, et portent à la main des torches de cire jaune allumées.

Les douze pénitenciers de St. Pierre suivent, ayant chacun une torche allumée à la main, et marchant au milieu de la garde des Suisses qui portent des espadons et des hallebardes autour de la litière du pape.

Vingt-quatre autres palefreniers paraissent ensuite, conduisant des mulles noires avec des couvertures blanches, et après une douzaine d'estafiers avec des haquenées blanches couvertes de velours noir. Vient après une

compagnie de cuirassiers, puis le reste de la garde Suisse, et enfin la marche est fermée par une compagnie de carabiniers qui escortent quelques pièces de canon de bronze doré.

Quand le pape est mort au Vatican, on le descend d'abord par un escalier secret dans la chapelle Sixtine. Au bout de 24 heures, on l'embaume et on le transporte dans l'église St. Pierre sans autre cortège que les pénitenciers, les chapelains et d'autres ecclésiastiques qui suivent le corps jusque sous le portique. Les chanoines de St. Pierre viennent le recevoir en chantant les psaumes ordinaires des morts, et le portent dans la chapelle de la Trinité. Là il demeure exposé trois jours sur un lit de parade, à la vue du peuple qui vient lui baiser les pieds au travers de la grille qui entoure cette chapelle.

Ces trois jours expirés, on embaume le corps avec de nouveaux parfums, et on le couche dans un cercueil de plomb au fond duquel les cardinaux de sa promotion déposent des médailles d'or et d'argent qui représentent d'un côté le pape défunt et de l'autre ses actions les plus remarquables. On place ensuite ce cercueil dans un autre fait de bois de cypres, et on le laisse en dépôt derrière la muraille de quelque chapelle, jusqu'à ce qu'on ait fait élever au pape défunt un mausolée, à St. Pierre ou ailleurs, quand il n'a pas pris ce soin-là lui-même de son vivant. Lorsqu'un pape a choisi pour sa sépulture un autre lieu que l'église St. Pierre, la translation de son corps ne peut se faire qu'au bout d'un an, et qu'après avoir payé une grosse somme au chapitre de cette église. Il en coûte immensément pour obtenir le corps d'un pontife mort en odeur de sainteté, et qu'on estime pouvoir être canonisé.

Aimon, auteur du *Tableau de la cour de Rome*, d'où nous avons tiré en grande partie les détails ci-dessus, dit que c'est la chambre apostolique qui est chargée de payer les frais de la sépulture des papes, lesquels sont réglés à cent cinquante mille livres, tant pour les obsèques que pour l'érection du mausolée et l'établissement d'une chapelle ardente, où tous les matins pendant huit jours on chante une messe de *requiem* pour le repos de l'âme du pontife défunt. Mais Aimon écrivait alors vers le commencement du 18<sup>ème</sup> siècle, et l'argent avait alors beaucoup plus de valeur qu'aujourd'hui.

Cette cérémonie funèbre se termine le neuvième jour par une autre messe solennelle, chantée par un cardinal-évêque assisté par quatre autres cardinaux en mitres, et en présence du reste des cardinaux, de tous les prélats et de tous les officiers de la cour du pape qui se retirent dès qu'ils ont entendu le dernier *requiescat in pace* et répondu *Amen*. Le premier et le dernier jour de la neuvaine, on dit deux cent messes pour l'âme du saint-père défunt.

—0000—

*Les saturnales, de la charité.*—Nous étions parvenus dans la rue de la Vigne, en face d'une petite maison : c'est ici, me dirent mes guides, et mon cœur se serra d'avantage.... En montant l'escalier, j'écouais : je n'entendis aucun sanglot, aucune plainte. Au premier étage, sur une mauvaise porte, je vis une grande image du Christ. Allons dis-je, s'il y a de la mort ici, elle sera moins affreuse, car la religion la garde.

Un de mes compagnons ouvrit la porte. Oh ! quel

spectacle !..... Un festin ! plus de cent petits garçons à mines joyeuses à joues roses et rebondies, tous assis à la même table, riant et parlant haut,..... riant de meilleur cœur que nous ne rions à l'entour de tables somptueuses ;... et savez vous qui servait ces enfans de la misère, faisant leur mardi gras ?

Le Curé de Saint-Maclou et ses vicaires ; tous ceints par dessus leurs soutanes du tablier de service, portant les plats, coupant le pain, versant le cidre,..... et ayant un mot de connaissance et d'amitié pour chacun de ces jeunes garçons.

Ceux qui m'avaient amené à cette scène de bonheur jouissaient de ma surprise. En général dans ce monde, lorsque l'on compte trouver de la misère et de la douleur on est rarement déçu. Cette fois j'avais rencontré de la joie au lieu de larmes, une table au lieu d'un lit de mort. Et vous superbes philanthropes, qui prétendez que nos prêtres sont ennemis des joies innocentes, faites-en donc autant, allez donc vous faire serviteur des enfans des pauvres ; et puis vous vous vanterez. Ce banquet de la rue de la Vigne me fait revenir en mémoire une fête à laquelle j'ai été aussi à la Miséricorde. C'était le 11 Novembre, ce jour-là les demoiselles pensionnaires se font servantes des petites orphelines ; elles ceignent aussi, par dessus leurs jolies robes, le tablier de service, et servent à table celles qui n'ont plus ni mère ni familles : ce sont là de *pieuses saturnales, les saturnales de la charité*. Et dans cette grande salle de la miséricorde, au milieu des autres tables, il y avait une table d'honneur ; devinez quels étaient les privilégiés qui y étaient assis.

Étaient-ce des femmes d'autorités, de nobles protectrices, ou quelque auguste princesse ? Non, le privilège de la femme qui était venue s'y asseoir, c'était d'avoir plus de malheur que toutes les autres. Les jeunes demoiselles de la *miséricorde* l'avaient choisie entre toutes les pauvres familles de la paroisse une quête avait été faite peu d'instans avant le banquet de la charité, et j'avais vu de toutes petites filles apporter à cette femme du peuple, assise parmi les dames de la société, une bourse bien remplie. A cet instant, la mère tenait son enfant à son sein, et quand on lui eut remis le montant de la collecte, elle baissa son visage sur le visage de son fils, et l'embrassa comme pour lui dire : *Dieu a eu pitié de toi*.

Je serais allé aux fêtes si magnifiques dont on parle à Paris, que je ne me serais pas amusé à vous redire tout ce que j'y aurais vu. Là on parle, on prétend que des couverts d'argent ont été volés, je n'en sais rien, mais je sais que pas une fourchette ni une cuillère d'étain n'ont manqué au festin des petits garçons de la rue de la Vigne.

*Vie de Jay.*—L'article suivant, extrait de cet ouvrage réellement intéressant, fait voir de quelle manière le congrès a eu connaissance des vues du gouvernement Français, relativement aux affaires de ce pays en 1775.

L'Amérique se reposant sur son courage, sur son patriotisme et sur la bonté de sa cause ; avait commencé, sans même avoir l'espoir d'être aidée par une puissance étrangère, à se battre pour la défense de sa liberté ; au fait il était difficile de voir alors de quel côté on pouvait attendre des secours de l'Europe. Toutes fois, un événement singulier vint bientôt jeter une lueur d'espérance, que les colonies ne seraient pas abandonnées à leurs pro-

pres ressources. Mr. JAY racontait l'anecdote suivante.

Dans le courant de cette année, probablement vers le mois de Novembre, le congrès reçut avis qu'un étranger qui était alors à Philadelphie avait des communications importantes à lui faire. Cet avis ayant été plusieurs fois répété, le congrès chargea Mr. Jay, le docteur Franklin et Mr. Jefferson d'entendre ce que l'étranger avait à dire. Ces Messieurs lui donnèrent rendez vous dans une des salles de *Carpenter's Hall*. En y arrivant ils y trouvèrent un individu d'un certain âge, boiteux qui avait l'air d'un officier Français invalide. Ils lui dirent qu'ils étaient chargés d'entendre ce qu'il avait à dire, sur quoi, il dit, que sa majesté très chrétienne avait appris avec plaisir la nouvelle des efforts que faisaient les colonies américaines pour défendre leurs droits et leurs privilèges ; sa majesté leur souhaite une heureuse réussite, et qu'en temps et lieu elle leur donnerait des preuves plus marquantes des sentimens d'amitié qu'elle nourrissait pour elles. Le comité demanda à l'étranger en vertu de quel pouvoir il donnait ces assurances. Il répondit seulement, en passant sa main sur sa gorge : "Messieurs j'aurai soin de ma tête." Le comité alors lui demanda quelles démonstrations d'amitié on devait attendre du Roi de France. "Messieurs," répondit-il, "si vous voulez des armes, vous en aurez ; si vous voulez des munitions, vous en aurez ; si vous voulez de l'argent vous en aurez." Le comité observa que ces communications étaient importantes, mais encore qui avait autorisé l'étranger à les faire. "Messieurs," répliqua de nouveau l'étranger, "j'aurai soin de ma tête ;" et ce fut là la seule réponse qu'on en pût obtenir. Il disparut de Philadelphie. L'opinion du comité était que c'était un agent du gouvernement Français, chargé de faire ces ouvertures, mais de manière à pouvoir tout nier si le cas l'exigeait. Ces communications firent quelque effet sur les délibérations du congrès, car le 29 de Novembre, on nomma un comité secret, dont Mr. Jay fit partie, pour communiquer avec les amis des Américains, en Angleterre en Irlande, et partout ailleurs.

—oooo—

*Prodigieuse multiplication des poissons* —Les profonds abîmes de l'Océan sont peuplés d'une multitude d'animaux, et la profusion des genres, la multiplication des individus, l'étonnante variété des espèces et des races, surpassent peut-être tout ce que les airs et la terre peuvent produire ensemble. La moindre goutte d'eau est un monde entier d'animalcules microscopiques ; quels milliards sont donc contenus dans le royaume des mers ? Le lit des eaux est couvert de couches épaisses de coquillages entassés et pourris depuis des milliers d'années, la vase fourmille d'innombrables vermisseaux qui pullulent sans cesse, et les rochers, les profondeurs, les rivages, les gouffres, les vallées, les montagnes sous-marines, sont des asiles où vivent, meurent, engendrent et s'entre-détruisent d'énormes multitude d'animaux. La mer est un théâtre éternel de naissances et de destructions ; la matière y semble vivante et plus jeune, tout s'y engendre pour s'y détruire et s'y conformer de nouveau. On pourra juger de l'immense production opérée dans le sein des mers par les détails suivans. Un hareng de médiocre grandeur produit 10,000 œufs. On a vu des poissons pesant une demi-livre contenir 100,000 œufs, une carpe de 14 pouces de longueur en avait 272,224 suivant Petit, et une autre,

longue de 16 pouces, 342,144, une perche contenait 281,000 œufs, une autre 380,640 (*perca lucio-perca* Linn) une femelle d'esturgeon pondit 119 livres pesant d'œufs, et comme sept de ses œufs pesaient un grain, le tout pouvait être évalué à 7,653,200 œufs. Leeuwenhoek a trouvé jusqu'à 9,344,000 œufs dans une seule morue. Si l'on calcule combien de millions de morues en pondent autant chaque année, si l'on ajoute une multiplication analogue pour chaque femelle de toutes les espèces de poissons qui peuplent les mers, on sera effrayé de l'incalculable fécondité de la nature. Quelle richesse ! Quelle profusion incroyable ! Et si tout pouvait naître, qui suffirait à la nourriture de ces légions innombrables ? Mais les poissons dévorent eux-mêmes ces œufs pour la plupart ; les hommes, les oiseaux, les animaux aquatiques, les sécheresses qui les laissent sur le sable aride des rivages, les dispersions causées par les courans, les tempêtes etc. détruisent les quantités incalculables de ces œufs, dont le nombre aurait bientôt encombré l'univers. Si tous les œufs du hareng étaient fécondés, il ne faudrait pas plus de huit ans à l'espèce pour combler tout le bassin de l'Océan, car chaque individu en porte des millions, qu'il dépose au moment du frai. Si nous admettons que le nombre en est 2,000 qui produisent autant de harengs, moitié mâles et moitié femelles, dans la seconde année il y aurait 200,000 œufs dans la troisième 200,000,000, etc., et dans la huitième, ce même nombre ne pourra être exprimé que par un 2 suivi de 24 chiffres. Or, comme la terre contient à peine autant de pouces cubes, il s'en suit que si tout le globe était couvert d'eau, il ne suffirait pas encore pour tous les harengs qui existeraient.

(Journal des voyages.)

—0000—

### LITTÉRATURE CANADIENNE.

Il est dans la vie des momens de joie et de bonheur, qui sont si courts, et en même temps si vifs, qu'on se les rappelle toute sa vie. Ils sont séparés, et dispersés pour ainsi dire parmi tant d'autres momens tristes et malheureux, comme les étoiles sur le fond noir et ténébreux du ciel pendant la nuit !

C'est une promenade à la chute de Montmorency qui me suggère ces réflexions.

C'était au mois de Septembre de l'année 1831. Qui-conque à passé quelques années de sa vie dans un collège, sait tout ce qu'il a de beau, de charmant, d'attrayant, ce mois de Septembre.—J'avais accompagné mon père dans un voyage à Québec. Il fallait satisfaire les yeux avides d'un jeune homme sortant du séminaire, il fallait lui montrer toutes les curiosités que renferme la capitale et celles qui l'entourent à plusieurs lieues aux environs. Un matin donc, un matin comme on en voit en Canada dans cette saison, mon père, un vieil ami des siens et moi roulions dans un coche de louage à travers les rues étroites de cette ville : on arrive aux portes, on s'engage sous un long et obscur souterrain, et un instant après nous traversons la jolie Rivière St. Charles et prenons la route de Montmorency, à travers un paysage riant et pittoresque.

Vers onze heures nous admirons une cataracte moins considérable et moins large que Niagara, mais plus élevée.

L'onde bouillonnante se précipite entre deux roches escarpées, avec un bruit sourd qui ne laisse pas que de plaire. Les environs sont magnifiques et sont bien relevés encore par la beauté de cette chute. Il nous semblait voir une belle colonne d'albâtre incrustée de pierreries, dont toutes les parties auraient eu un mouvement oscillant, tant la masse d'eau écumait, tant elle est étroite et perpendiculaire. Le soleil y dardait ses rayons, et achevait de rendre le spectacle imposant.—Après avoir promené long-temps nos regards admirateurs sur cette scène et ces beautés de la nature, nous prîmes un autre chemin, qui conduisait à une chaîne de montagnes, assez près de là. Nous allions à la recherche d'un morceau d'antiquité Canadienne, et l'on sait combien ont d'attrait pour le naturaliste ces rares objets, que le temps semble avoir oublié sur son passage, tristes monumens des faiblesses ou des vertus d'êtres, dont le nom même est souvent ignoré de leurs semblables. La situation de cette antiquité dans la patrie des voyageurs, où ces sortes de ruines sont si peu nombreuses, ne pouvait manquer de piquer encore d'avantage leur intérêt.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied des montagnes ; il n'y avait plus de chemin pour la voiture ; nous la quittâmes, et nous nous enfonçâmes dans le bois. Après quelques recherches, nous traversâmes un petit ruisseau, et nous étions sur un plateau bien défriché et désert. On ne pouvait trouver un site plus riant. À notre droite et derrière nous, était un bois touffu, à notre gauche, on voyait au loin des campagnes verdoyantes, de riches moissons, de blanches chaumières, et à l'horizon, sur un promontoire élevé, la ville et citadelle de Québec ; devant nous s'élevait un amas de ruines, des murs crénelés et couverts de mousse et de lierre, une tour à demi tombée, quelques poutres, un débris de toit. C'était là le but de notre voyage. Après en avoir examiné l'ensemble, nous descendîmes aux détails ; nous parcourûmes tous ces restes d'habitation. Avec quel intérêt nous regardions chaque partie de pierre ! Nous escaladions les murs, montions aux étages supérieurs dans les escaliers dont les degrés disjoints tremblaient sous nos pas mal assurés, nous descendions avec des flambeaux dans des caves ténébreuses et humides, nous en parcourûmes toutes les sinuosités ; à chaque instant nous nous arrêtions au bruit sonore de nos pas sur le pavé, ou aux battemens d'ailes des chauves souris, qui s'enfuyaient effrayées de se voir ainsi visitées dans leurs sombres et silencieuses demeures. J'étais jeune et craintif, le moindre son me frappait, je me serrais contre mon père, j'osais à peine respirer. Oh ! non, jamais je n'oublierai cette promenade souterraine !—Mais ma terreur fut bien augmentée à la vue d'une pierre sépulcrale, que nous heurtâmes du pied !..... Nous y voici ! s'écria l'ami de mon père. Sa voix fut répétée d'écho en écho. Nous étions arrêtés devant cette pierre, nous tenions fixés sur elle nos regards avides. Nous y déchiffrâmes la lettre C à moitié effacée.—Après un instant de morne silence, nous sortîmes à mon grand plaisir de ce séjour de mort. Nous traversâmes ces ruines, et nous nous trouvâmes encore sur un vert gazon. C'était l'emplacement d'un jardin : on y distinguait par les inégalités du terrain, les allées des parterres, il y croissait des lilas, quelques pruniers et pommiers devenus sauvages.

Jusques là je m'étais bien gardé de prononcer un mot, mais enfin la curiosité l'emportait, il fallait avoir l'explica-

tion de la pierre mystérieuse ; je la demandai. Nous allâmes nous asseoir au pied d'un érable touffu, et l'ami de mon père commença son récit en ces termes :

Vous vous rappelez de l'intendant Bigot, qui gouvernait en Canada dans le siècle dernier. Vous n'ignorez pas ses déprédations, ses vols du trésor public ; vous n'ignorez pas non plus que ses méfaits lui valurent en France la peine d'être pendu en effigie, de par l'ordre de sa Majesté Très-Chrétienne. Mais voici ce que vous ignorez peut-être. L'intendant, comme tous les favoris de l'ancien régime, voulait mener sur la terre vierge de l'Amérique le même train de vie et le même luxe que la noblesse féodale de la vieille Gaule. La Révolution n'avait pas encore nivelé, voyez vous. En conséquence, il se fit construire la maison de campagne, dont vous avez les ruines sous les yeux. C'est ici qu'il venait se distraire des fatigues de sa charge, et qu'il donnait des fêtes somptueuses, auxquelles assistait tout le beau monde de la capitale, sans même en excepter le Gouverneur. Rien ne manquait pour rendre ces fêtes solennelles et le séjour de ce nouveau Versailles agréable. La chasse, ce noble amusement de nos pères, n'occupait pas le dernier rang dans les plaisirs de l'intendant. Il y avait peu de chasseurs, plus habiles et plus intrépides ; léger comme un sauvage, il parcourait les forêts, escaladait les rochers, et ses compagnons de chasse avaient bien de la peine à le suivre à la poursuite du chevreuil et de l'ours. Aussi expert à tuer qu'à courir, il était rare qu'il manquât son coup, et qu'il n'abattît sa proie. Un jour donc, il se livrait ardemment, avec un petit nombre d'amis, à la poursuite d'un élan. L'animal vigoureux fuyait à travers les bois, sautait les fossés, les ravines ; les chasseurs n'en étaient que plus ardents de leur côté. L'intendant ne voit plus rien que la proie qui lui échappe ; il la suit et devance ses compagnons, qui l'ont bientôt perdu de vue. Enfin après une longue course, il rejoignit l'animal : celui-ci essoufflé, épuisé, était tombé à terre, et n'attendait plus que le coup de mort.

Content de sa victoire, le chasseur veut retourner sur ses pas, et rejoindre ses compagnons. Mais il les a laissés en arrière..... Où sont-ils ? où est-il ? Il s'aperçoit alors que son ardeur l'a entraîné trop loin, et qu'il est égaré au milieu d'une vaste forêt, sans savoir de quel côté se diriger pour en sortir. Le soleil était près de se coucher, et la nuit s'avancait. Dans cette perplexité, l'intendant prend le seul parti qui lui reste, il se remet en marche, tâche de retrouver ses traces, et reconnaître les lieux. Il parcourt les bois en tous sens, fait mille tours et détours, va et revient sur ses pas, mais le tout en vain, ses efforts sont inutiles. Dans cet affreux embarras, accablé de fatigue, les forces lui manquent, il s'arrête, se laisse tomber au pied d'un arbre. La lune se levait dans ce moment belle et brillante, et grâce à sa bienfaisante clarté, l'infortuné chasseur pouvait au moins distinguer les objets autour de lui. Plongé dans ses rêveries, il songeait à tous les inconvénients de sa triste position, lorsque tout à coup, il entend un bruit de pas, et aperçoit à travers les broussailles quelque chose de blanc qui s'avance de son côté ! on eût dit un fantôme de la nuit, un manitou du désert, un de ces génies que se plaît à enfanter l'imagination ardente et créatrice de l'indien. L'intendant effrayé sa lève, il saisit son arme il est prêt à faire feu..... Mais le fantôme est à deux pas de lui ! Il voit un être humain, tel que les

poètes se plaisent à nous représenter ces nymphes, légères habitantes des forêts. C'est la sylphide de Châteaubriand ! C'est Malx ! c'est Velléda !! Une figure charmante, de beaux grands yeux bruns, une blancheur éclatante ; de longs cheveux noirs tombent en boucles ondoyantes sur des épaules plus blanches que la neige, le souffle léger du zéphir les fait flotter mollement autour d'elle ; une longue robe blanche négligemment jetée sur cette fi le des la forêt achève d'en faire un type admirable. On croirait voir Diane, ou quelq' autre divinité champêtre. Caroline, car c'est son nom, enfant de l'amour, avait eu pour père un officier Français d'un grade supérieur. Sa mère, indienne de la puissante tribu du Castor, était de la nation Argonquine. C'est sur les bords de l'Outaouais qu'elle a donné le jour à Caroline.

A sa vue, l'intendant troublé la prie de s'asseoir. Il est frappé de sa beauté, il l'interroge, il la questionne, et lui raconte son aventure. Il finit par lui demander de le conduire, et de le guider hors du bois. La belle créole s'y prête avec grâce, et ce n'est qu'à leur arrivée à la maison de campagne, que l'intendant se fait connaître à son guide, et l'engage à demeurer au Château.

Or à présent, il faut savoir que l'intendant était marié, mais son épouse ne venait que rarement à la maison de plaisance. Cependant la renommée aux cent bouches ne manqua pas de répandre bientôt le bruit que l'intendant avait une maîtresse et qu'il la gardait à Beaumanoir. Ainsi se nommait le Château en question. Ce bruit parvint aux oreilles de l'épouse, et ses visites à la campagne devinrent plus fréquentes. La jalousie est une terrible chose !

L'intendant couchait au rez de chaussée, dans une tourelle située au nord-ouest du château ; dans l'étage au-dessus était un cabinet occupé par la belle protégée : un long corridor conduisait de ce dernier appartement à une grande salle, et à un petit escalier dérobé, qui donnait sur les jardins.

Le 2 Juillet 17..., voici ce qui se passait : c'était le soir, onze heures sonnaient à l'horloge, le plus profond silence régnait d'un bout du Château à l'autre, tous les feux étaient éteints ; la lune dardait ses pâles rayons à travers les croisées gothiques ; le sommeil s'était emparé des nombreux habitans de cette demeure, la seule Caroline était éveillée.

Elle venait de se coucher, lorsque tout à coup la porte s'entr'ouvre, une personne masquée et vêtue de manière à ne pas être reconnue s'approche de son lit et feint de lui parler. Elle veut crier, mais à l'instant, on lui plonge à plusieurs reprises un poignard dans le sein !..... L'intendant réveillé aux cris de sa maîtresse, monte précipitamment à sa chambre. Il la trouve baignée dans son sang, le poignard dans la plaie. Il veut la rappeler à la vie, mais en vain ; elle ouvre les yeux, lui raconte comment la chose s'est passée, lui jette un tendre regard, qui s'éteint pour toujours !..... L'intendant éperdu parcourt tout le château, en poussant des cris lamentables : tout le monde est bientôt sur pied, on court, on cherche, mais l'assassin est échappé.

Jamais on n'a pu découvrir l'auteur de ce crime, mais en revanche la chronique rapporte bien des choses. Les uns ont vu descendre par l'escalier dérobé, une femme qui s'est enfuie dans le bois, c'est l'épouse de l'intendant ; selon d'autres, c'est la mère de l'infortunée victime.

Quoiqu'il en soit, un voile mystérieux couvre encore aujourd'hui cet affreux assassinat

L'Intendant voulut que Caroline fut enterrée dans la cave du Château, au-dessous même de la tour où elle reçut la mort, et fit placer sur sa tombe la pierre que nous venons d'y voir.

Ainsi se termina le récit de notre vieil ami. Nous rejoignîmes notre voiture, et deux heures après nous étions de retour à la ville. Tout le long de la route, je repassai dans ma mémoire les évènements de la journée, et je me promis bien de n'en jamais perdre le souvenir. Puisque l'occasion s'en est présentée, j'ai préféré en coucher le récit sur le papier, toujours plus sûr et plus fidèle que la meilleure mémoire.

### AMÉDÉE.

(Le désir d'arracher à l'oubli et de faire connaître à ses concitoyens, une anecdote Canadienne, dont le fond est historique et qui est généralement ignorée, à engagé l'auteur à faire publier cet essai, la dernière fois devant la Société Littéraire, No. 1.)

—00000—

### LA PAUVRE FRANÇOISE.

Jolie sans le savoir, et simple comme la fleur des champs, telle était dans sa dix-huitième année la naïve Françoise, la pauvre fille avait un cœur aimant, qui chercha de bonne heure à s'attacher ; triste de son abandon, elle voulait un ami ; et ses beaux yeux noirs, en rencontrant ceux du jeune Paul, orphelin dès l'enfance, lui dirent qu'elle l'avait trouvé ; dès lors elle fut plus heureuse ! On l'aimait et enfin il existait quelqu'un sur la terre pour penser à Françoise et s'occuper de son avenir. Si, par une belle soirée, elle descendait le coteau, ce n'était plus pour y pleurer en solitude, bientôt Paul accourait sur ses pas et lui offrait le bouquet qu'il venait de cueillir. Accoutumée à recevoir des marques d'une innocente amitié, qui faisait le charme de sa vie, Françoise atteignait ses vingt ans ; Paul, en avait cinq de plus qu'elle, il désirait s'établir et lui demanda sa main : " Chère Françoise," dit-il en passant un bras caressant autour de la taille délicate de son amie, " je ne suis pas riche, mais je t'aime ! Si Dieu me conserve la santé, nous pourrons être heureux. " A ce discours les joues de rose de Françoise se couvrirent du pourpre le plus foncé : elle fut un instant sans rien répondre, mais bientôt revenant de son trouble : " Je suis encore plus pauvre que toi," dit en hésitant sa voix tremblante. " Ah ! dois-je consentir à devenir ta compagne, à te faire partager ma misère ? " Paul l'ayant de nouveau assurée de sa tendresse : Eh ! bien, reprit-elle, que Dieu nous unisse et nous protège ! car je n'avais pas osé te l'avouer, mais depuis quelque temps je sentais que je t'aimais, je crois, encore plus qu'on n'aime un frère ; et j'aurais éprouvé un véritable chagrin, si une autre eût partagé ton affection avec moi. "

Pour toute réponse (Paul était trop ému pour en faire) l'orphelin pressa contre son cœur la petite main qu'on lui avait tendue ; puis, en s'éloignant : " souviens-toi de ta promesse ! dit-il ; je vais tout préparer pour que tu puisses

bientôt l'accomplir. " Ils croyaient que le bonheur était prêt à leur sourire. Hélas ! comment prévoir qu'ils allaient le perdre à jamais. La veille du jour où ce couple infortuné devait, au pied des autels du Seigneur, se jurer amour et fidélité, Paul fut attaqué d'une fièvre cérébrale, qui l'enleva en peu d'heures. Sa fiancée ne le quitta pas d'un instant ; elle reçut son dernier soupir et pensa expirer avec lui, tant sa douleur fut grande. Se précipitant sur le corps insensible de son bien-aimé, la malheureuse le serra dans ses bras, le couvrit de baisers, puis tomba épuisée à ses côtés, privée de tout sentiment. En reprenant ses sens, un regard jeté sur le cadavre lui montra la réalité de son infortune qu'elle essayait en vain de se nier.

La pauvre Françoise ne put point toujours douter : son ami ne se réveilla pas, et l'on vint le lui enlever pour le rendre à la terre. Elle supporta l'adversité, sans verser une larme ; seulement par fois elle levait ses beaux yeux vers le ciel et disait avec un accent déchirant : " lui seul m'aimait. " Une sombre mélancolie s'empara peu-à-peu de son cœur ; on la trouvait toujours plongée dans l'abattement le plus profond ou priant avec ferveur ; elle ne tarda pas à voir ses attraits se ternir ; mais ne cherchant à plaire à personne, hélas ! que lui faisait la beauté ?

Ce joli visage, où naguère l'on voyait des roses et de lys, devint semblable à la feuille d'automne ; ses joues arrondies par la main des amours se creusèrent et s'amalgamèrent ; on eût dit que d'un souffle son âme allait s'évoler.

Un soir, elle tourna ses pas chancelants vers le cimetière du hameau ; ses regards, devenus ternes et rêveurs, avaient recouvré une partie de leur éclat, et sa physionomie un peu de son ancienne gaieté ; elle fut s'agenouiller sur une fosse, dont le gazon commençait à verdoyer : après y avoir jetté des fleurs, la pauvre Françoise pria longtemps ; puis laissant cette tombe qui recouvrait ce qu'elle avait eu de plus cher, elle sembla lui parler tout bas : mais on ne put distinguer que ces mots. " A demain, j'espère. " Hélas ! ses vœux ne furent que trop exaucés ! le lendemain, quand le soleil disparut à l'horizon, elle avait cessé de vivre.

—00000—

### DANGER DE LA FRAYEUR.

Il y a, en Picardie, un vieux château flanqué d'épaisses tourelles, que le voyageur aperçoit sur la route en venant à Malainville. Ce château, aujourd'hui désert, était autrefois le séjour passager de M. d'Arcueil, qui passait ordinairement, dans cette terre, la belle saison et les premiers jours de l'automne. Il y était, en l'an 1762, avec son fils Gustave, sa fille Acélie, et Alfred, son neveu, officier dans le régiment du roi, qui ayant obtenu un semestre, était venu rejoindre son oncle dont il était extrêmement aimé. M. d'Arcueil désirait faire passer agréablement à son neveu le temps de sa vacance, et, comme il était extrêmement bon, il lui procurait mille honnêtes divertissements. Jamais il n'y avait eu tant de mouvement au château. C'était chaque jour une fête nouvelle qui, en prouvant à Alfred combien il était aimé de sa famille, la lui rendait bien chère. Il était sensible à tant d'aimables et tendres soins ; mais la plus douce satisfaction de son

cœur était de voir Acélie, de se trouver sans cesse avec elle, de l'entretenir de son amour, et de la félicité qu'elle lui devrait quand il l'aurait épousée ; car M. d'Arcueil avait promis à Alfred la main d'Acélie, sa bonne Acélie, qui, belle, sage et modeste, faisait en ce moment sa joie et son orgueil ; et le printemps devait voir leur hymen.

L'enchantement d'Alfred, hélas ! dura peu. L'étourderie d'un jeune homme dissipa bientôt les rêves charmants qui occupaient sa pensée, le rendit lui-même à jamais malheureux, par les remords d'un crime involontaire, et couvrit de deuil et d'affliction cette terre, où, tout-à-l'heure, régnaient la gaieté, la douce paix et l'espoir d'un parfait bonheur.

On était en automne. Dans un grand repas que M. d'Arcueil donnait à ses voisins, la conversation tomba sur les revenants ; chacun débitait à l'envi son histoire, et, comme à l'ordinaire, chaque conteur renchérisait sur le conteur qui l'avait précédé.—Je ne crois pas aux revenants, dit l'un d'eux ; mais convenons qu'il faut être doué d'un courage bien extraordinaire pour ne pas trembler au moins un moment, lorsqu'un objet aussi effrayant qu'un fantôme trouble tous les sens, et par une apparition subite ne laisse point aux esprits toutes leurs facultés.—Quant à moi, dit Alfred, je pense que, dans une pareille aventure, rien ne saurait m'émouvoir ; je ne surveillerais pas un instant.—Mon fils, dit M. d'Arcueil, je te crois sans peine, ton colonel m'a écrit que tu étais le plus brave officier du régiment, et je suis sûr de toi comme de moi-même.

Le bon oncle sourit ; les convives s'empressèrent de rendre justice au héros, Acélie baissa les yeux et rougit ; mais Gustave fit un signe de tête qui semblait dire : " Tantôt nous mettrons cette bravoure à l'épreuve, et nous verrons si cette valeur est imperturbable. Ce n'était point par un sentiment de jalousie que Gustave en agissait ainsi ; car il aimait son cousin comme un frère ; il ne méditait qu'une plaisanterie innocente, mais qui lui devint bien funeste.

Le dîner est fini, la soirée s'écoule, et chacun va se retirer dans la chambre qui lui était destinée ; Gustave embrasse tendrement son cousin ; tous deux se communiquent leurs projets de plaisirs pour le lendemain ; lendemain fatal, qui devait être un jour de sang et de larmes. Retiré avec son gouverneur, déjà Alfred se préparait à se dépouiller de son habit, lorsqu'un bruit de chaînes, mêlé de gémissements plaintifs, frappe ses oreilles ; il se lève, regarde fièrement autour de lui et prend une attitude terrible et menaçante. Son gouverneur, au contraire, assis au coin du feu, était saisi d'effroi. Ce château si vaste, cette chambre isolée, cette saison si triste, ce bruit de chaînes, tout se réunissait pour l'effrayer. " Avez-vous entendu, dit-il à Alfred.—Oui, répond celui-ci d'une voix ferme ; je ne sais que penser, mais ne craignez rien.

A peine eut-il dit ces mots, que le volet de la fenêtre, qui était en dehors, se développa, et que la vitre fut brisée en mille éclats. A travers cette ouverture nouvelle, parut un bras dégouttant de sang, qui se retira après avoir agité une épée menaçante. Alfred fut chercher la sienne, s'approcha du carreau cassé, d'une voix forte : " Qui que tu sois, dit-il, tu ne m'épouvanteras pas."

A peine achève-t-il ces mots, qu'une autre vitre est cassée avec le même fracas et que les débris en tombent au

milieu de l'appartement : une seconde fois, un bras nu, gigantesque et sanglant, paraît en agitant la même épée dont il menaçait Alfred. " Il faut, dit celui-ci, en s'élançant, le fer à la main, vers la fenêtre, que ton sort ou le mien se décide ; finissons."

Aussitôt il écarte l'épée du fantôme avec la sienne, se jette sur le bras mystérieux, le saisit, l'appuie sur le cadre du carreau cassé, et passant sa main droite dans l'ouverture, plonge, avec un courage héroïque, dans le corps qu'il rencontre, l'épée qu'il en retire fumante.

Alors le bras du fantôme se retire, l'épée lui échappe, tombe et roule au milieu de l'appartement. Le gémissement le plus douloureux se fait entendre ; le plus profond silence lui a succédé. O mon Dieu ! s'écria Alfred en tremblant de tous ses membres. Il marche en chancelant, fait quelques pas et tombe sans connaissance au pied de son lit. En ce moment le vent souffle avec violence, et sifflant à travers les carreaux de l'appartement, menace d'éteindre la lumière ; la cloche sonne une heure. Le gouverneur, seul dans ce vaste appartement, ne sait point quel parti prendre ; il n'ose appeler du secours, mais il va fermer les volets, et se rend auprès de son élève ; ses soins le rendirent à lui-même. " Mon ami, avez-vous entendu un cri de douleur ?—Hélas ! il n'est que trop vrai.—Ah ! ce gémissement pèse sur mon cœur : quel coup ai-je porté ? Dans quel sein mon épée s'est-elle plongée ?—Quoi ! vous croyez avoir blessé quelqu'un ? Ce n'est point l'air que j'ai frappé, j'ai senti mon fer pénétrer dans quelque chose qui opposait de la résistance ; alors tout mon sang s'est enfui dans mon cœur, et mes forces m'ont abandonné."

Le gouverneur ramasse l'épée, elle est en effet teinte de sang, connaissance funeste qui replonge l'élève dans une nouvelle défaillance. Quelle nuit fatale ils passèrent ! Alfred gardait un farouche silence ; il prenait de temps en temps son épée, regardait d'un œil fixe le sang dont elle était souillée, la rejetait loin de lui, se promenait à grands pas dans cette chambre immense, en laissant échapper quelques mots inarticulés et de profonds soupirs ; affreux pressentiments ! nuit fatale ! s'écriait-il, en donnant les signes d'un profond désespoir.

Enfin le jour commença à paraître ; six heures sonnaient, quand le gouverneur entendit frapper à la porte ; il ouvrit. Un domestique pâle, les yeux en larmes, les cheveux en désordre, exposa à Alfred que son oncle souhaitait de le voir et l'attendait chez lui. Alfred, qui n'avait osé l'interroger, le vit à peine hors de sa chambre, qu'il se mit à pleurer comme un enfant, et la voix de son gouverneur, à laquelle il avait été toujours si docile, ne put calmer un instant sa peine.

Enfin il se rendit chez son oncle. Celui-ci, en l'apercevant, s'écria : " Ah ! mon cher neveu, venez au secours du plus misérable des pères. Dieu ! s'écria Alfred, d'une voix étouffée.—Je n'ai plus de fils, repit M. d'Arcueil ; une main inconnue, cette nuit . . . Venez, mon cher neveu, suivez-moi. Mon fils connaît son meurtrier ; mais il s'obstine à cacher son nom, et ne veut le révéler que devant vous."

Alfred en l'entendant, la pâleur sur le front, l'œil éteint, ne peut ni parler, ni faire un pas ; son oncle lui prend une main, et son gouverneur saisit l'autre. " O mon oncle ! s'écria-t-il douloureusement, je vous suis." Et en effet, il

se rendit chez Gustave où l'attendaient la scène la plus terrible, le spectacle le plus déchirant.

Figurez-vous un lit environné d'un grand nombre de personnes dans différentes attitudes de consternation, et fondant en pleurs, et dans ce lit un jeune homme de vingt ans, décoloré, l'œil presque éteint, la bouche livide et entr'ouverte, et déjà entouré des ombres de la mort. Le silence qui régnait dans l'appartement n'était troublé que par des soupirs, des gémissements et des sanglots. Une jeune personne, la tête appuyée sur la main du blessé, et les yeux couverts d'un mouchoir mouillé de larmes, pressait cette main déjà froide dans les siennes, et semblait n'attendre pour expirer que l'instant où le malade cesserait de vivre : c'était sa sœur, que tous les efforts réunis n'avaient pu arracher d'auprès de son malheureux frère.

Arrivés dans ce séjour de désolation, l'oncle et le neveu ne purent retenir un cri de douleur : "O mon fils ! ô mon ami !" et Alfred courut se précipiter au bord du lit fatal.

A ce cri, le malheureux Gustave soulève la paupière, déjà chargée de la mort ; il retire doucement sa main de celles de sa sœur, et fait signe qu'il va parler. "O mon ami, je te revois : que je rends grâces au ciel de m'avoir conservé la vie jusqu'à ce moment si nécessaire au repos de mon père, au tien, à celui de tout ce qui m'est cher, et qui me survivra ! O mon père, je vous ai promis de vous nommer mon meurtrier devant Alfred. Ce meurtrier, c'est moi, c'est moi, qui n'écoulant que mon désespoir ai frappé mon sein d'une épée.—Non, s'écrie Alfred, avec un cri semblable à celui d'un homme en délire, c'est moi qui l'ai tué," et il demeura à terre, où il ne donnait que des marques de désespoir. "O mon père, dit Gustave ; mon imprudence a tout fait, j'ai voulu éprouver son courage, et je suis devenu la victime d'un absurde stratagème." Il raconta alors en peu de mots, et autant que ses forces le lui permirent, les événements de la nuit.

Le malheureux père ne put alors regarder sans pitié l'état affligeant où était Alfred ; mais vainement il le serra dans ses bras, vainement Acélie l'appela par des noms tendres et chers, rien ne put le rappeler à lui. Il sortit de ses convulsions de désespoir, pour tomber dans la stupeur.

Gustave enfin l'appela, d'un accent faible et doux ; à cette voix, il se releva. Gustave lui tendit la main : "Alfred, lui dit-il, essuie tes pleurs, je sais mourir avec courage ; je bénis la main qui m'a donné le coup fatal. Ah ! pardonne-moi ma folle imprudence ! pardonne-moi le trouble que je viens de répandre sur ta vie ; car, je le sais, ton âme craintive et généreuse t'accusera d'avoir enlevé au plus tendre des pères, un fils qui faisait son bonheur, à une sœur, un frère dont elle était tendrement aimée. Mon père, ne l'abandonnez pas ; qu'il soit toujours votre fils ; qu'il vous tienne lieu de celui que vous perdez. Acélie, que cet événement n'altère pas le sentiment que tu avais pour lui et que tu te plaisais à me confier ; qu'il ne rompe pas les nœuds d'une alliance long-temps projetée, dont la pensée faisait vos délices, ô mon père ! et qui eût assuré le bonheur de votre Acélie ; qu'il soit votre héritier, il vous tiendra lieu de fils ; aimez-les toujours tous les deux, voilà mes derniers vœux . . . Promettez-moi qu'ils seront accomplis : donnez-moi tous deux votre main . . Alfred,

"embrasse-moi. Mes yeux se couvrent d'un nuage . . . Les forces m'abandonnent . . . Adieu, je me meurs." Il expire ! tel est le cri dont la chambre retentit. Gustave n'était plus.

Le délire s'empara d'Alfred ; l'infortuné fut long-temps à se débattre contre la fièvre ardente que lui avait occasionnée cet événement. Qui le soignèrent dans sa maladie ? Ce fut Acélie, aussi affligée que lui ; ce fut le père de Gustave qui, plus malheureux, s'il est possible, était obligé de faire taire sa douleur devant celle de ses enfants.

Alfred fut rendu à la vie ; hélas ! inconsolable, il porta toute sa vie le deuil de Gustave. Cependant, respectant le vœu de son jeune cousin, il épousa Acélie ; mais tous deux ils ne coulèrent que des jours languissants et pleins de mélancolie. M. d'Arcueil mourut au bout de quelques années, sa fille le suivit de près dans la tombe. Alfred, resté seul héritier de tous leurs biens, en fit une donation aux pauvres, et se renferma dans un cloître.

—0000—

## DE LA LETTRE.

### ARTICLE PREMIER.

#### *Définition et Style de la lettre en général.*

La lettre n'est qu'un entretien entre des personnes absentes. On distingue deux sortes de lettres : les lettres familières et les lettres philosophiques, que j'appellerais lettres d'érudition. Ces dernières sont nommées ainsi, parce qu'on s'y occupe d'arts, de sciences, de littérature et même de politique.

On pense bien que je ne parlerai ici que des lettres familières. S'il survenait à quelques demoiselles de faire des lettres où l'érudition dût avoir une grande part, elles prendraient le style qu'elles jugeraient être convenable au sujet qu'elles voudraient traiter ; elles s'assujettiraient, en un mot, aux différentes lois que la littérature impose à ces sortes d'écrits.

Le style d'une lettre familière est celui de la conversation, en supposant toutefois qu'on parle bien dans la conversation.

On serait d'autant plus répréhensible de parler mal dans une lettre, qu'on a plus de temps de chercher ses idées et ses expressions.

La plupart des lettres sont ou de sentiment ou d'agrément. Les premières doivent être pathétiques, échauffer l'âme avec douceur, réveiller l'imagination sans exciter de grands mouvemens.

Celles qui ne sont que de pur agrément doivent être un peu fleuries, mais n'admettre que des ornemens naturels et bannir toute parure affectée.

Il faut éviter deux grands défauts dans une lettre : le trop d'art et le trop de négligence.

Une lettre paraît faite avec trop d'art, lorsqu'elle ne laisse entrevoir que pensées raffinées, que mots sonores, que figures éclatantes, que tours recherchés et alambiqués : c'est de quoi les demoiselles doivent beaucoup se défier. Il en est qui croient avoir fait une merveille, quand, avec beau-

coup d'efforts, après s'être long-temps frotté le front, elles sont parvenues à faire une lettre pleine de mots pompeux et de phrases entortillées.

Si un maître d'un goût éprouvé ne les corrige, ne leur fait voir que le bon style n'est point un style boursoufflé, obscur et redondant, mais un style convenable, clair et facile, elles s'habitueront à écrire de la sorte ; elles écriront comme les femmes savantes de Molière : on rira de leur style.

Les extrêmes se touchent ; il ne faut pourtant pas qu'une lettre soit négligée. On ne doit jamais se permettre des mots impropres ou peu français, des phrases triviales, des proverbes populaires, des citations fréquentes ; le style simple n'est point un style bas.

Appliquez-vous à corriger vos lettres jusqu'à ce que vous ayez acquis la facilité d'écrire purement et avec grâce ; et cette facilité, vous l'obtiendrez plus aisément que vous ne pensez.

Un moyen sûr de ne dire dans une lettre que ce qu'il faut, et de le dire d'une manière convenable, c'est de faire attention à qui l'on écrit et qui l'on est ; c'est d'observer scrupuleusement ce qu'on appelle *les convenances*.

Le respect, l'amitié, le devoir, la supériorité, ont un langage qui leur est propre.

Un inférieur parle avec respect sans trop s'abaisser ; un égal, sans hauteur ; un supérieur, sans trop faire sentir ce qu'il est ; un ami se livre au sentiment, il écrit avec son cœur, et s'il est permis d'être long, c'est bien dans une lettre d'amitié ; car, l'amitié veut des confidences, il lui faut des détails. Mme. de Sévigné a dit : " Il faut un peu, entre bons amis, laisser trotter les plumes comme elles veulent : la mienne a toujours la bride sur le cou. "

## ARTICLE II.

### *Des différentes sortes de lettres.*

Il y a plusieurs espèces de lettres familières ; nous ne parlerons que des plus en usage.

#### *Des Lettres d'affaires.*

Le style d'une lettre d'affaire doit surtout être clair et précis. On ne doit y dire que ce qu'il faut, et rien de plus ; aller droit au but sans préambule ; passer rondement d'un article à l'autre, ayant grand soin de parler nettement, sans équivoque.

#### *Des Lettres de demandes.*

Le ton doit en être respectueux, en raison de la qualité de la personne à qui l'on écrit. Il faut pour obtenir une demande, une grâce, tantôt employer la louange, la flatterie ; tantôt faire entrevoir qu'il est de l'intérêt de la personne à laquelle on écrit, de nous rendre service ; d'ailleurs le besoin est un bon maître.

La lettre de recommandation diffère peu de celle-ci ; c'est pourquoi nous n'en dirons rien.

#### *Des Lettres de remerciemens.*

C'est le Cœur qui doit fournir ce que vous avez à dire dans une lettre de remerciement. Si vous êtes vraiment sen-

sible aux services qui vous ont été rendus, vous trouverez assez comment vous exprimer.

### *Des Lettres de complimens et de condoléances.*

Si l'on écrit à un ami, il est facile de le complimenter sur un bien qui lui est survenu, comme aussi de s'affliger s'il lui est arrivé quelque malheur.

Si l'on écrit à un supérieur ou à un égal, on est quelquefois obligé d'employer des phrases usées qui sont le mérite de la personne, la justice qui lui a été faite, l'espoir d'un meilleur avenir, enfin l'intérêt qu'on prend à son bonheur ou à son malheur, en un mot, à tout ce qui la regarde.

Le style d'une lettre de condoléance doit être sérieux, en tout conforme à la situation de la personne qui pleure.

### *Des Lettres de reproches.*

Il faut avoir beaucoup de circonspection dans une lettre de reproches. Plaiguez-vous avec douceur ; tout en blâmant la personne, justifiez, excusez ses intentions. Des reproches trop vifs aigrissent les esprits, et trop souvent causent une rupture.

### *Des lettres d'excuses.*

Si vous avez des torts, ne rougissez point d'en convenir : avouer que l'on s'est trompé hier, c'est prouver qu'on est plus sage aujourd'hui.

Montrez-vous disposé à réparer le passé ; que la manière de vous exprimer soit franche, qu'elle soit un sûr garant des sentimens dont vous êtes pénétrés.

### *Des Lettres de bonne année.*

Je n'ai qu'un mot à dire sur les lettres de bonne année, c'est qu'elles sont difficiles par la raison que ce sont toujours les mêmes idées, les mêmes sentimens.

Souhaitez simplement une bonne année, et demandez la continuation des mêmes égards, de la même amitié. Les fadeurs du jour de l'an sont ce qu'il y a de plus fastidieux au monde ; les complimens de cette solennité ne sauraient se renfermer dans des bornes trop étroites.

## ARTICLE III.

### *Modèles de Lettres.*

Il s'est fait et il se fait tous les jours de jolies lettres ; mais il s'en fait aussi de bien pitoyables.

Les lettres semblent être le domaine des femmes, comme les discours soutenus celui des hommes. Mme. de Sévigné est là pour le prouver.

" Un seul recueil de lettres, dit La Harpe, a mérité de passer jusqu'à la postérité, et c'est celui dont l'auteur ne songeait à faire ni un roman, ni une satire, ni un ouvrage quelconque. "

C'est avec raison qu'on lui a dit dans un poème :

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus !  
Tu l'as mérités et non pas attendus ;  
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente  
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.

Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :  
 Tes lettres font ta gloire et font notre entretien,  
 Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.  
 Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne !  
 Qui te surpassera dans l'art de raconter ?  
 Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer  
 Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire ;  
 Ces héros dont ailleurs je n'appris que la gloire,  
 Je les vois, les entends, et converse avec eux.

Par A. M. G. FAURE.

—oooo—  
 F A B L E .

### Le Voyageur et la Mule de Louage.

Ceux qui débutent par un style sublime, se voient souvent obligés de le faire ramper dans la poussière.

Certaine Mule de louage, s'étant bien gorgée de paille et d'avoine, quitta le logis, et se mit à trotter si bon train que le voyageur pouvait à peine la retenir. Il crut qu'il allait faire sa demi-journée en un instant ; mais à quelques pas de là, la trompeuse bête commençait déjà à ralentir le pas. Le ferait-elle par malice ? hu !... tu t'arrêtes ?... peut-être qu'en faisant jouer l'éperon ?... rien qui vaille. Je crains fort un casse-cou... voyons cette baguette qui est légère ..... encore moins... employons donc l'aiguillon. Quoi ! serait-elle déjà fatiguée ? mais la voilà qui rue... mord, et se mutine contre son cavalier. Oh quel saut ! quel coup ! Piquons donc des deux... pas plus avancé. Au secours ! que le diable t'emporte ! la voilà enfin par terre... fort bien ! et c'est toi qui te mêlais de trotter ? que la gourme t'enlève ! je le désire. Je ne me fierai plus de ma vie à une Mule qui débute par de telles prouesses. S'il m'arrive, depuis cette aventure, de voir un auteur s'annoncer avec un emphase sublime, je dis à l'instant même, écoute, l'ami, prends garde de te trouver dans l'état ignominieux de la mule de louage.

—oooo—

### BERNARD ET MOUTON.

Il y a bien des choses que l'on m'a gâtées. Les poètes élégiaques ont mis tout homme qui se respecte dans nécessité de ne plus aimer la lune que tout bas, et de se cacher pour regarder couler l'eau. Il y a une petite fleur que l'on appelle pensée, que les nomenclatures des jardiniers disent : Violette tricolore. Cette petite fleur, si connue, a des pétales des plus riches nuances de violet et du velours le plus fin. Pour aucun prix, je ne laisserais fleurir une pensée sur ma terrasse. Il m'est impossible de séparer dans mon esprit cette pauvre fleur des plates allusions dont elle a été l'objet. On n'a pas moins abusé de la rose ; cependant elle a triomphé des poètes. On a plus encore abusé du chien. On en a fait une foule de récits ; rien n'est commun, dans ces narrations, comme de voir un chien deviner, à l'air contrarié de son maître, que celui-ci voudrait bien avoir 27 francs 10 sous ; le chien part comme un trait, et, au bout d'une demi-heure, apporte la somme désirée.

Une autre chien entend que l'on se permet au sujet de son maître quelques propos indiscrets ; il suit l'insolent, passe les barrières, le mord au coin d'un bois, et revient apporter, en signe de victoire, un lambeau du pantalon du calomniateur.

D'autres calomniateurs ne se sont pas contentés de faire d'étranges fables à propos des chiens ; ils les ont forcés, à force de coups, à devenir savans ; ils les font marcher sur deux pattes, faire le mort, manier un bâton en guise de fusil ; jouer aux dominos, dire l'heure qu'il est, distinguer les couleurs. Un Allemand avait dressé le sien à dire papa.

Rien de si fréquent que des scènes grotesques à propos de chiens plus ou moins savans. Un homme, dans une soirée de bonnetiers, amène son chien.

Quand on dit un chien, en général, sans désigner spécialement son espèce, il va sans dire qu'il est question d'un barbet ; de même que lorsque vous parlez d'un soldat de l'empire, l'esprit se représente tout d'abord un grenadier de la vieille garde avec la longue capote et le bonnet incliné en avant.

— Pst ! pst ! Médor ? Médor ?

Médor arrive, la tête basse, la queue entre les jambes, car il sait très-bien qu'il va travailler.

— Allons, Médor, faites le beau, faites le beau !

Faire le beau, consiste à se mettre debout. Médor reste planté sur ses quatre pattes.

Son maître accentue davantage son ordre et passe graduellement par des intonations successives, jusqu'à cello de la plus véhémence colère.

Le chien se sauve sous le lit.

Les menaces, les cris, ne peuvent le faire revenir ; le maître se radoucit.

Allons, Médor, mon bon Médor ! venez baiser ce maître, vous aurez du sucre. Viens, mon petit Médor.

Le chien arrive en rampant, le maître le caresse. Un moment le pauvre animal reprend sa gaieté, ses yeux s'animent ; il bondit jusqu'au visage de son tyran pour le lécher.

Celui-ci, qui a renoncé à lui faire faire le beau, veut au moins qu'il fasse le mort.

Allons, Médor, faites le mort. Le chien rampe de nouveau, ses yeux s'éteignent, il tremble de frayeur.

Faites le mort ! faites le mort !

C'est étonnant ! il le fait si bien d'ordinaire.

— Médor, faites le mort !

— Ah ça ! vas-tu faire le mort ?

Le maître lève la canne, le chien s'en fuit ; un homme ou un hasard bienveillant à laissé une porte ouverte, il va attendre son maître dans la rue, à la pluie.

Pauvres diables ! qui ne peuvent pas se contenter de l'intelligence naturelle du chien et de son affection, plus précieuse mille fois que son intelligence ! Le chien, le seul ami, le seul qui n'exige pas que son ami ait raison pour prendre son parti, le seul qui ne renferme pas son ami dans les limites plus ou moins étroites qu'il s'est fixées à lui-même ; si doux, si soumis pour son maître ; si brave, si impacable pour le défendre !

Voici l'histoire d'un chien et d'un homme, de deux amis qui s'aimaient également ; ce qui n'arrive jamais dans les amitiés humaines, où il n'y en a qu'un qui est l'ami de l'autre.

Bienheureux quand l'autre n'est pas son ennemi ! Et alors c'est l'ennemi le plus dangereux, le plus inévitable qu'on puisse avoir... C'est un ennemi qui vous tuera après une lente agonie.

Mes deux héros avaient une assez grande ressemblance ;

tous deux étaient le résultat d'une foule de croisemens de races sans intelligence, de mésalliances au hasard, d'unions de rencontre.

L'homme n'était ni grand ni petit, plutôt maigre que gras, passablement laid ; ses traits étaient un assemblage confus et incohérent ; on n'aurait pu y retrouver le type d'aucune race ni d'aucune famille ; il n'était ni brun ni blond, sans être pour cela précisément châtain.

L'autre ami était également né d'une occurrence fortuite. Son père ni sa mère, par une foule d'altérations successives, n'appartenaient déjà plus à aucune race quand ils se rencontrèrent ; il participait des deux. Ses oreilles courtes, à moitié relevées, tenaient des terre-neuviens, son poil rare et fauve du carlin, son museau allongé du lévrier ; une de ses pattes était blanche, les autres n'étaient d'aucune couleur. C'était un de ces individus qui ont découragé Buflon, et l'ont fait renoncer à la nomenclature des races de chiens après en avoir classé plus de quatre-vingts espèces différentes.

Tous deux s'aimèrent d'autant plus que personne autre ne les aurait aimés ; car, outre leur laideur, ils étaient pauvres au dernier des points. Ils déjeûnaient rarement, car ce repas, qui commence la journée, ne peut exister pour les gueux, qui doivent conquérir chaque morceau de pain, ils dinaient par hasard, tantôt mal, tantôt médiocrement, et ne soupaient jamais ; le sommeil remplaçait ce dernier repas ; le sommeil, doux ami, qui suspend l'existence, et ne laisse à désirer que le sentiment du néant.

A CONTINUER.

—0000—

### ANECDOTES.

*Adresse d'un aveugle.*—On a rapporté ce tour d'adresse d'un aveugle. Il avait cinq cents écus qu'il cacha dans un coin de son jardin ; mais un voisin qui s'en aperçut les déterra et les prit. L'aveugle ne trouvant plus son argent soupçonna celui qui pouvait l'avoir dérobé. Comment s'y prendre pour le ravoir ? Il alla trouver son voisin et lui dit qu'il venait lui demander un conseil ; qu'il avait mille écus dont la moitié était caché en un lieu sur et qu'il ne savait s'il devait mettre le reste au même endroit. Le voisin le lui conseilla et se hâta de reporter les cinq cents écus, dans l'espérance d'en retirer bientôt mille. Mais l'aveugle ayant retrouvé son argent s'en saisit et appelant son voisin, il lui dit : Compère, l'aveugle a vu plus clair que celui qui a deux yeux."

—Une jeune dame qu'un peintre avait eu le bonheur de saisir au naturel, ne perdait aucune occasion d'exalter le mérite de sa touche inimitable ; tant sa reconnaissance était grande. Conversant avec une demoiselle, son intime amie, elle lui vanta un joli tableau du même artiste, qui représentait un enfant tenant une corbeille de raisins, et ajouta que les raisins étaient si naturels que les oiseaux venaient les becqueter. Vous m'avouerez, lui repartit son amie, qu'il faut que l'enfant soit bien mal peint, puisque les oiseaux n'en ont point peur.

—L'imprimeur d'une fameuse Université, qui ne se croyait pas une bête, et qui se donnait pour entendre toutes les langues, fit un jour parade de son beau savoir en fait de

langue Française où il excellait, dit-on, par dessus tout. Un malin qui était loin de croire à son talent merveilleux en ce genre, le pria de mettre sur son journal que les Anglais avaient été battus par un *jeune* Général. Notre savant eut bientôt composé cet avis au public, où il annonça que les Anglais avaient été battus par un *jeune* général.

—Molière étant tombé malade dans un de ses voyages, le maître de l'hôtel où il était descendu, lui proposa d'envoyer chercher un fameux médecin de la ville. Gardez-vous en bien, lui dit-il, c'est un trop grand homme pour moi. Faites-moi plutôt venir le chirurgien d'un village voisin, car il n'aura peut-être pas la hardiesse de me tuer.

—Piron connaissait certainement la politesse et la mettait également en pratique. Certain plagiaire, brûlant de donner une tragédie au public, s'en vint la lire à notre auteur avant de la mettre au jour. Toutes les fois qu'un vers pillé passait, Piron se découvrait et s'inclinait. Il rendit si souvent ce salut respectueux à notre jeune auteur, que ce dernier, tout surpris, lui en demanda sur-le-champ la raison. Ne vous en étonnez point, mon ami, lui repartit Piron, c'est tout naturel de saluer ses connaissances, lorsqu'on les rencontre.

—Mr. le Camus a dit de certaines gens fort révérentieux devant les grands, que *ce sont des cruches qui ne se baissent que pour se remplir.*

—Un borgne gageait contre un homme qui avait bonne vue qu'il voyait plus que lui, le pari est accepté. J'ai gagné, dit le borgne, car je vous vois deux yeux, et vous ne m'en voyez qu'un.

—Le chef d'un peuple révolté fut pris les armes à la main, avec plusieurs de son parti. Le général vainqueur lui demanda quel traitement il croyait que lui et ses compagnons avaient mérité. *Celui que méritent de braves gens qui s'estiment dignes de la liberté.* Le général les traita comme tels.

—Henri-Etienne parle d'un juge de son temps qui n'avait qu'une formule en matière de procès criminel. Si le prisonnier était vieux pendez, pendez, disait-il, il en a bien fait d'autres. S'il était jeune, pendez, pendez ; il en ferait bien d'autres.

En 1785, le ciel du lit de Mr. de Calonne se détacha pendant son sommeil et le blessa. Lorsque Mr. de Bièvre apprit cette nouvelle il s'écria : *juste ciel!*

—0000—

### ÉPITAPHE DE MA VOISINE.

Ci-gît la vieille Radegonde,  
Qui fut jolie assez long-temps.  
Cette maman petite et ronde,  
Fit beaucoup de bruit dans le monde ;  
Elle y parla quatrevingts ans.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ TOUS LES MOIS

A ST. CHARLES, RIVIÈRE CHAMBLÉ,

PAR J. P. BOUCHER-BELLEVILLE.